

Tangence



Mort éventuelle d'une mère trop inquiète

Nicole Filion, *Ne touchez ni aux appareils électriques ni à la cafetière*, Amqui, Machin chouette éditeur, 1994.

Julie Gasse

Number 50, March 1996

Lectures de nouvelles québécoises

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/025898ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/025898ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Tangence

ISSN

0226-9554 (print)

1710-0305 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gasse, J. (1996). Review of [Mort éventuelle d'une mère trop inquiète / Nicole Filion, *Ne touchez ni aux appareils électriques ni à la cafetière*, Amqui, Machin chouette éditeur, 1994.] *Tangence*, (50), 143–146.
<https://doi.org/10.7202/025898ar>

Tous droits réservés © Tangence, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LIRE

Mort éventuelle d'une mère trop inquiète

Nicole Filion, *Ne touchez ni aux appareils électriques ni à la cafetière*, Amqui, Machin chouette éditeur, 1994. Prix Jovette-Bernier 1995 du Salon du livre de Rimouski.

*Chaque jour une pluie fine et drue
tombe bêtement sur ma version des
choses, nappe les contours, dilue les
faits.*

Il pleut mes petits enfants chéris! Ainsi démarrent le voyage de la narratrice et la lecture du roman de Filion. Ironie du sort, le voyage commence mal... et finit mal. Ironie de facture, la lecture demeure savoureuse en toutes lignes. Dans son récit plutôt railleur, la narratrice nous fait part de sa continuelle angoisse de la mort. Au cours de son périple, inquiétudes et pressentiments l'amèneront à prodiguer bon nombre de recommandations à ses deux fils et à reconsidérer sa vision des événements. Pourtant, toutes ces précautions la projetteront inévitablement dans les bras de la mort.

Tout au long de la diégèse, les personnages, touristes incognitos, demeurent discrets et ont une identité très peu définie. Tantôt la narratrice mentionne le prénom et l'âge des enfants, tantôt elle précise un souvenir de famille. Parfois, quelques précisions psychologiques et comportementales concernant le père estompent l'ignorance du lecteur. Prénom et nom des parents demeurent secrets. Les rares informations que nous recueillons à propos des personnages proviennent du long discours de la mère. Elle décrit brièvement les personnages, raconte leurs

actions, cite leurs paroles. Jusqu'à sa mort, tout passe par sa voix et ses yeux, par sa perception, ironique, de la mort.

Tout comme sa vision des choses, le comportement de la narratrice s'avère ironique. Ayant excessivement peur de la mort, elle adopte une nouvelle façon d'agir, de réagir: « Désormais, je n'affronterai plus le danger de face, avec courage, comme je le faisais jusqu'à ce jour. Que non! À partir d'aujourd'hui, je le prendrai de travers, le danger, je dessinerai de grands cercles autour de lui pour le circonscrire, comme le font ces petites bêtes qui sont parfois tentées de nous faire confiance, mais qui se retiennent fort heureusement. » (p. 36-37). La crainte de mourir à tout instant l'amène à faire toutes sortes de recommandations à ses enfants: verrouiller les portes, bien fermer les fenêtres, ne pas toucher aux appareils électriques. Avec peine, elle tente de chasser le danger de la mort. Immobile, le péril stagne au cœur de ses pensées les plus profondes et se nourrit de sa vision exacerbée des possibles situations mortelles.

De la même façon, le procédé de l'ironie s'applique à la description. La dérision qui y est empreinte résulte de cette fixation sur l'éventualité de la mort: « Là où le soleil se lève, mes petits enfants chéris, l'homme se lève aussi et vaque à ses occupations coutumières qui sont partout les mêmes: mentir, tricher, voler, et puis mentir encore, et tricher, et s'ennuyer, mourir d'ennui et mourir tout court, mourir tout seul. » (p. 120) Ainsi, l'ironie permet à la narratrice d'exprimer ses phobies. La description constitue donc en quelque sorte un véhicule privilégié pour ironiser. De même, elle critiquera avec une verve railleuse le comportement de ses semblables: « Ça tombe comme des mouches autour de nous. La ville est assiégée. Des cyclistes gantés, casqués, cuissardés et pressés. Aucun sourire sur les lèvres, aucun égard pour l'eau trouble du canal, pas même une petite pensée bienveillante pour leurs semblables, ni gaieté, ni tristesse. La forme, seulement la forme. » (p.112) La perception de la situation chez la narratrice dépeint un monde vulnérable, presque en état de siège. Si les cyclistes combattent pour la forme, la narratrice, quant à elle, lutte afin d'éloigner le danger. En fait, tous les événements, qu'ils soient survenus ou imaginés, prennent des allures de dangers gargantuesques, devant lesquels la narratrice semble souffrir d'une vulnérabilité implacable: « La moindre aspérité — un cheveu dans la soupe —, il ne nous en faut pas davantage. "C'est pourquoi nous devons être prudents", dis-je toujours à votre

père.» (p. 66) Trop prudente, la narratrice ne lésine devant rien pour accroître sa protection. D'une certaine façon, l'ironie permet efficacement de banaliser le danger et d'appivoiser la mort. En détectant partout les périls possibles, la narratrice tend à restreindre l'ampleur de la surprise finale.

La diégèse contient également beaucoup d'éléments intertextuels d'origines diverses. Des passages de la Bible, la bande dessinée, la poésie baudelairienne, la littérature romantique, le conte, ainsi que des dictons collaborent au récit de la narratrice. De plus, celle-ci recourt à des éléments d'autres domaines, tels que le cinéma, la chanson et la peinture. D'ailleurs, la narratrice ponctue d'imprécisions et d'erreurs les citations, renvois et récits biographiques. Parfois il s'agit d'une citation complète ou modifiée, ou bien le titre apparaît, intégral ou transformé, par la narratrice : « Nous n'irons plus chez McDonald, les lauriers sont coupés » (p. 110), « la mort est aveugle » (p. 39), « Poussière tu es, poussière tu retourneras, misérable insecte » (p. 45) La construction d'un tel cafouillis dans les renvois projette la narratrice dans un non-savoir. Cette méconnaissance culturelle construit l'opposition entre la mère inquiète et ignorante et le père téméraire qui sait tout. Comme si l'ironie se jouait aussi du stéréotype de la relation de couple.

De façon énigmatique, un texte narré par un autre narrateur termine le livre. La narration de ce récit est assumée par un « je », tierce enfant de la mère décédée demeuré inconnu pendant toute la durée de la première narration. Sa discrétion est semblable à celle de la mère narratrice. Il s'agit peut-être d'une contestation de l'omniscience du narrateur. Le lecteur se doute bien que les narrateurs en savent davantage. Mais cette connaissance de tout est banalisée, halayée, reléguée au rayon des pressentiments et des inquiétudes. Peu renseigné, le lecteur constate le décès de la mère par la réalisation des recommandations qu'elle avait énoncées dans l'éventualité de sa mort : « Nous avons nourri le poisson rouge. » (p. 131) Mais ses descendants n'ont pu remettre le fameux anneau de la grand-mère à Monique puisqu'ils ne l'ont pas retrouvé. Dans la boîte, il y avait à la place de l'alliance quatre cents billets de théâtre jamais utilisés. Étrange, car le théâtre semble le domaine le plus boudé par l'intertextualité dans le roman. À quelques reprises, la narratrice compare sa vie à une pièce de théâtre : « quitter la scène », « jouer un rôle dans la pièce ». En fait, la fin du roman ressemble étroitement à la surprise finale

caractéristique de la nouvelle. Le décès était prévisible dans l'attitude et le verbe de la narratrice: «Chaque jour qui passe rend la suite improbable, le dénouement, fatal. La mort sera subite, et féroce, c'est évident.» (p. 101), «Jusqu'aux livres qui nous enferment: le rythme immuable des pages, le dénouement obligatoire.» (p. 117) «C'est la suite logique, le fin mot de l'histoire.» (p. 129) Par une logique de l'histoire, le pressentiment de la fatalité a vaincu la réalité. Elle l'avait pourtant prédit: les statistiques étaient contre elle et les aspérités de la vie, trop nombreuses.

Julie Gasse